

Résumé commenté de l'exposé :

Comment dompter notre « capitaliste intérieur »:

Une morale de l'autolimitation a-t-elle encore un sens aujourd'hui?

de Christian Arnsperger : économiste et philosophe : FNRS et UCL

Séminaire aux « Amis de la Terre », Louvain-la-Neuve, Samedi 13 décembre 2008

Il nous paraît impossible de résumer en 2 pages l'ensemble des thèmes abordés lors de cette conférence, de plus de 2 heures, d'une grande densité dont le texte de référence couvre une douzaine de pages ; voici quelques extraits choisis qui, nous l'espérons, permettent de percevoir le « fil conducteur ».

L'objet principal de cet exposé est d'expliquer pourquoi nous, habitants actuels des pays occidentaux, des pays riches, avons aussi difficile d'imaginer une société sans croissance économique, sans capitalisme. L'histoire de la création de cette économie de la croissance, au 18^{ème} siècle, permet de beaucoup mieux comprendre pourquoi notre imaginaire est aujourd'hui complètement colonisé par cette idée de croissance économique. Par la suite l'auteur propose deux pistes - la démocratisation et la simplification - qui doivent nous permettre d'éviter la catastrophe vers laquelle nous conduit le capitalisme.

L'objectif des penseurs de cette économie de croissance, comme Adam Smith, repose sur une vision bien précise de l'homme et sur une volonté de sortir la société de l'époque de la domination par des rois, princes, noblesse et de l'emprise de la religion.

L'homme est vu comme un être courant derrière ses besoins qui lorsqu'ils ne sont pas satisfaits est capable de toutes les violences. L'économie est développée comme une science morale qui doit permettre de mettre ces passions humaines au service de l'enrichissement collectif, apporté par la croissance économique. Les deux grandes passions humaines étant, d'une part, le désir d'améliorer constamment ses conditions matérielles d'existence et d'autre part, le désir d'être admiré par autrui.

S'installe donc, dans l'Occident anglo-saxon, une société où va régner la *rivalité pacifique*, la « guerre économique » qui vaut bien mieux que la guerre tout court. Cette rivalité pacifique a progressivement donné naissance au **capitalisme : la concurrence** implique l'**innovation**, qui implique l'**investissement**, qui implique l'**accumulation**, qui implique la **recherche du profit**, qui implique la **nécessité de stimuler la consommation**, qui implique l'**intensification de la concurrence**, et ainsi de suite. Ces mots, de nos jours, suggèrent immédiatement une attitude de méfiance et de critique ; pendant plusieurs siècles, ils ont au contraire incarné un projet *à la fois économique et politique* qui devait nous libérer des chaînes du besoin et de la violence qu'il déclenche.

On repense ainsi toute l'histoire humaine en 4 stades : du stade des « chasseurs », l'humanité passerait nécessairement au stade des « éleveurs », puis au stade « agricole », avant d'aboutir fatalement au dernier stade, celui de la « société commerciale ».

La croissance économique - enrichissement collectif - est vu comme le destin de l'humanité parce que la Nature a inscrit dans les motivations humaines tout ce qu'il faut pour que la croissance ait lieu. Elle y a inscrit ce manque permanent - cette infinitude du besoin - de reconnaissance des autres qui est comblé temporairement par une accumulation de richesses matérielles.

L'une des raisons de notre difficulté actuelle à critiquer le modèle de la croissance est que nous restons inconsciemment attachés à cette « évolution naturelle » des quatre stades.

Résumé proposé par Dominique Masset et Ezio Gandin

Le devoir moral de dirigeants politiques dignes de ce nom est soit de pousser leur économie du stade agricole au stade commercial et industriel (dans un nombre de plus en plus restreint de pays), soit de tout faire pour qu'une fois installée au stade commercial et industriel, l'économie continue d'engendrer chaque année un supplément de production par rapport à l'année précédente afin de repousser définitivement la hantise du manque, de la faim, l'horreur de la misère et ainsi le déchaînement des « passions humaines ».

Ainsi, mis en avant au départ pour de très bonnes raisons, le modèle capitaliste de croissance (d'enrichissement collectif) a réussi aujourd'hui à nous faire prendre nos désirs passagers pour des besoins urgents. En effet, derrière la mécanique de la croissance capitaliste, il y a une figure d'être humain bien particulière. Un être humain qui confond ses petites et éphémères envies avec le Désir « majuscule », et qui dès lors vit de plus en plus (pour le plus grand bonheur des vendeurs de tout poil) comme si chacune de ses envies était, sur le moment, un besoin urgent. Ne vous laissez dire par personne que cette confusion entre besoins, envies et Désir fait partie de la soi-disant « nature humaine » ! C'est complètement faux.

L'homo consumericus est tout simplement un être malade qui a renoncé à la seule chose qui (toutes les spiritualités l'ont toujours su) peut faire renaître son Désir à bonne distance de ses envies compulsives - le renoncement ... Le grand mensonge du capitalisme, c'est de nous avoir persuadés qu'être libérés du besoin, ce serait nécessairement avoir renoncé au renoncement, cet ennemi de la « croissance » et de l'« innovation » ! Le mot « renoncement » sonne vieux jeu. Et pourtant, si vous regardez les implications d'un dépassement du capitalisme aujourd'hui, elles pointent directement vers une série de renoncements auxquels il faudra bien consentir collectivement si nous voulons éviter que la catastrophe anthropologique que le capitalisme nous prépare soit complète.

Quelles sont les pistes éthiques d'un dépassement du capitalisme? Elles sont essentiellement contenues dans deux mots : d'une part, **démocratisation** (renoncement à la hiérarchie capitaliste et ses prestiges) ; d'autre part, **simplification** (renoncement à l'anarchie capitaliste des envies et à ses vertiges). La **démocratie d'entreprise** sera la seule façon de défaire les rouages d'une exploitation qui se drapait sous les atours d'une « compétitivité » destructrice ; la **simplicité volontaire** sera la seule façon de défaire les rouages d'une aliénation qui se drapait sous les atours d'un « bonheur » illusoire.

C'est sur cette confusion savamment orchestrée entre les trois instances de l'énergie humaine (besoin, Désir, envie) que doit, je crois, porter la critique la plus dure de l'économie de marché capitaliste. Cette économie cherche à mettre à mort le Désir en le marchandisant sous les atours de pseudo-désirs. Elle cherche ainsi à « bloquer » l'énergie de l'humain pour qu'elle ne fuie pas vers le renoncement.

La logique capitaliste veut « capter » notre énergie pour qu'elle reste, au contraire, enfermée dans la compulsivité. **Le mensonge radical de l'économie de marché capitaliste, c'est de nous faire croire (parce que nous nous le faisons tous croire les uns aux autres) que la seule manière de libérer l'énergie du désir est de rester sans cesse aux aguets face au manque et de passer d'un pseudo-désir à un autre, d'une « compulsion socialement utile » à une autre ...** En d'autres termes, être libérés du besoin, ce serait nécessairement être livrés à la compulsion (qui acquiert du coup une sorte de « dignité » !) et surtout avoir renoncé au renoncement, cet ennemi de la « croissance » et de l'« innovation »!

Ce que serait une société du désir reste, bien sûr, à imaginer. Nous avons du mal à imaginer ce que serait un monde d'êtres humains à la fois libérés du besoin et libérés de la compulsion, un monde où la production se bornerait à ce qui est nécessaire pour vivre, c'est-à-dire pour pouvoir déployer librement l'énergie du désir. **C'est ce vaste effort pour « dompter notre capitaliste intérieur », pour nous arracher à ce modèle d'humanité qui nous a façonnés pendant des siècles, qui doit aujourd'hui être mis en chantier, du dedans de la science économique.**